

ÉLODIE TIREL

É-DEN
LA TRAQUE

ÉDITIONS
MICHEL
QUINTIN



PROLOGUE

Malgré le roulis, l'écœurante odeur d'essence et la promiscuité des corps en sueur entassés les uns contre les autres, Muha avait fini par s'endormir. L'obscurité de la cale et le ronronnement régulier des moteurs avaient eu raison de sa résistance. Pourtant, aucun rêve n'avait permis à son esprit de s'évader. Elle ne rêvait plus depuis longtemps, depuis que ce cauchemar avait commencé.

Un coup de coude dans les côtes la réveilla en sursaut. La douleur, exacerbée par l'épuisement, la fit sortir de ses gonds. Elle d'habitude si calme et patiente allait rendre le coup quand sa voisine, recroquevillée contre elle, lui chuchota :

— On est arrivées.

Toute la tension accumulée durant le voyage retomba subitement. Muha tendit l'oreille. Les moteurs s'étaient tus, remplacés par le martèlement pressé des pas des hommes sur le pont. Ils devaient être à quai, car le bateau ne tanguait plus. Des ordres fusaient, déformés, incompréhensibles.

— Ils vont nous emmener où, vous croyez ? murmura une femme non loin.

Personne ne lui répondit. Personne ne savait ce que ces soldats allaient faire d'elles. Dans le fond de la cale, un bébé se mit à pleurer. Même les meilleures mères ne savaient plus quoi inventer pour calmer leurs enfants. Effrayés, exténués,

sous-alimentés et parfois malades, ils survivaient tant bien que mal, accrochés désespérément au sein maternel, mais ce voyage était une véritable épreuve pour eux. Pour les plus grands aussi. Muha avait vu leur visage lors de la dernière escale. Ce qui l'avait le plus marquée, c'était la tristesse, la résignation qu'elle avait lues dans leur regard.

Muha ferma les yeux et pensa à Ésa. Une fois de plus, elle remercia les esprits d'avoir épargné cet enfer à son enfant. Même si elle ignorait où se trouvait sa fille adorée, elle sentait au fond d'elle qu'elle était toujours vivante.

Les souvenirs sanglants du massacre de son clan qu'elle essayait pourtant de reléguer dans le coin le plus sombre de son cerveau s'imposèrent à nouveau à elle avec une violence insupportable. La pire image, celle qui la hantait nuit et jour, c'était celle de son fils étendu sur le sol, la gorge ouverte, sauvagement assassiné par un monstre qui riait de son abominable crime. Quand elle parvenait à chasser cette insoutenable image, c'était celle de son mari abattu sous ses yeux qui revenait la faire souffrir. Comment supporter autant de barbarie? Comment faire son deuil quand on savait les corps aimés restés sans sépulture, à la merci des charognards?

Chaque fois qu'elle repensait à ses disparus, son cœur en charpie se tordait de douleur, et ce n'était pas seulement une métaphore. La perte des êtres qu'elle chérissait le plus au monde lui inoculait une souffrance physique bien réelle, bien pire que les fers qui lui rongeaient les chevilles et la corde qui lui sciait les poignets.

Les yeux de Muha se remplirent de larmes. En silence, elle

se mit à sangloter. Sa voisine lui caressa doucement la joue de ses mains liées.

— N'aie pas peur; sois forte. Ne leur montre pas ta faiblesse. Jamais!

Muha hocha la tête et essuya ses joues en reniflant. Elle se pelotonna contre sa compagne d'infortune et ferma les yeux sur le beau visage d'Ésa. Dans ses moments de désespoir absolu, la seule et unique chose qui lui permettait de tenir, c'était de savoir que sa fille avait échappé à toute cette horreur. Par quel miracle? Muha ne le saurait jamais. Où était Ésa au moment de l'attaque? Dans les grottes près de la source? La fillette avait toujours eu un tempérament d'aventurière. C'était une enfant intrépide et curieuse, qui échappait régulièrement à sa vigilance pour découvrir le monde alentour. Ce jour-là, elle n'était pas au village. Les monstres ne l'avaient pas emportée.

Les autres petites filles et les femmes chargées de leurs plus jeunes enfants n'avaient pas eu cette chance. Elles avaient été enlevées, ligotées et traînées comme du bétail par ces brutes difformes. Puis, le son lugubre de leurs tambours avait couvert leurs pleurs et leurs gémissements.

Elles avaient marché toute la nuit dans les méandres des canyons. Aux premières lueurs de l'aube, leurs geôliers les avaient laissées faire une pause. La plupart étaient tombées d'épuisement. D'autres, comme Muha, avaient lutté contre la fatigue pour veiller sur les leurs. Dormir, c'était se trouver à la merci de ces monstres impitoyables.

Le souvenir des jours suivants défila dans la tête de Muha. La route interminable jusqu'à la crique, la descente de la

rivière en barque, l'arrivée au campement, leurs conditions de détention très précaires, les nouvelles arrivantes qui venaient s'entasser sous les tentes de peau, la chaleur, la faim, et leurs espoirs qui s'amenuisaient de jour en jour. Et puis, un matin, des hommes vêtus de combinaisons sombres et de casques à visière étaient arrivés dans de gros bateaux à moteur. Les monstres semblaient bien les connaître. Ils étaient fous de joie en découvrant les caisses qu'on leur livrait. En échange, ils leur avaient livré les prisonnières.

Toutes avaient été à nouveau ligotées et acheminées à bord des embarcations. Une seule femme avait refusé de monter, hurlant, griffant et mordant quiconque l'approchait. Un soldat avait braqué sur elle son arme à feu. Elle l'avait toisé avec toute la haine dont elle était capable et lui avait craché à la figure. L'homme avait tiré, froidement. Après ce meurtre délibéré, plus aucune femme n'avait cherché à se rebeller.

Les embarcations à moteur allaient vite, bien plus vite que les barques des monstres. La rivière serpentait entre les canyons majestueux, magnifiques. Pourtant personne n'avait le cœur à s'extasier devant la beauté sauvage de ces paysages.

Après plusieurs jours de voyage sous un soleil de plomb, les berges du Colorado s'étaient écartées pour former un vaste lac. Les embarcations s'étaient dirigées vers une zone portuaire qui semblait désaffectée. Les soldats avaient fait descendre leurs prisonnières et les avaient enfermées dans divers bâtiments faits de parpaings et couverts de tôles rouillées. Malgré les protestations timides des femmes, tous les clans avaient été mélangés. Le déchirement avait été

atroce. Après avoir perdu leur mari, leurs fils, leur père, elles perdaient leur mère, leurs sœurs, leurs amies. Seules les mères et leurs jeunes enfants n'avaient pas été séparés. Muha s'était retrouvée la seule de son clan d'origine dans une cellule de trois mètres sur quatre avec une dizaine d'inconnues ; des Indiennes comme elle, mais également des Blanches et une femme à la peau noire. Aucun enfant ne se trouvait avec elles. Leur détention avait duré plusieurs jours, sans intimité, sans hygiène, sans rien de solide à se mettre sous la dent. Une horreur.

Enfin des soldats étaient venus les chercher pour les entasser dans les cales obscures de ce navire. Quand leur calvaire s'achèverait-il ? Où les emmenait-on, cette fois ? Qu'allait-on leur faire subir ? Ces questions étaient dans tous les esprits, mais personne n'osait les formuler. Les possibles réponses faisaient trop peur.

La trappe, au plafond, se souleva brusquement. Une lumière trop vive pour leurs pupilles dilatées s'engouffra dans la cale, aveuglant ses occupantes effrayées. Une échelle de corde se déroula jusqu'à elles.

— Sortez de là ! beugla un homme. Une par une, et dans le calme !

Les femmes assises juste en dessous de la trappe furent les premières à se relever, mais leurs membres affaiblis par la malnutrition eurent raison de leur équilibre. Deux d'entre elles s'écroulèrent sur leurs congénères qui gémirent bruyamment.

— J'ai dit dans le calme ! Allez ! Toi, là, grimpe !

La jeune fille obéit, terrorisée. Les chevilles entravées, elle

ne pouvait monter qu'un barreau à la fois; elle n'était qu'à mi-parcours quand une poigne d'acier l'attrapa rudement.

Malgré les imprécations des soldats, il fallut un temps fou pour décharger le navire de sa précieuse cargaison. Quand Muha posa enfin ses pieds enchaînés sur le quai, le crépuscule tombait. Elle laissa errer son regard sur les bâtiments en ruine qui bordaient le lac. Cet endroit était le plus sinistre qu'elle eût jamais vu. Machinalement, elle chercha dans la foule le visage connu d'une femme de son clan.

— Qu'est-ce que tu regardes, toi? aboya un garde en la poussant rudement dans le dos. Dépêche-toi de monter dans le camion!

Le véhicule en question ressemblait à un engin à benne de chantier. Muha obtempéra néanmoins et se colla à une femme d'âge moyen qu'elle n'avait encore jamais vue. Personne ne bronchait. La porte de la benne se referma brutalement, tandis qu'un moteur se mettait à chevrotter.

«Ce maudit voyage ne prendra-t-il jamais fin?» songea Muha en fermant les yeux.

Lorsque le moteur coupa enfin, la nuit profonde était bien installée. Les parois de la benne étaient trop hautes pour permettre aux prisonnières de voir autre chose que le ciel de jais piqueté de pointes d'argent. Muha se demanda si sa fille voyait le même ciel qu'elle. Même si cette idée pouvait sembler absurde, elle la réconforta. C'était comme un lien, fugace, dérisoire, mais ô combien rassurant entre sa fille et elle.

La porte arrière s'ouvrit en grinçant.

— Terminus! Tout le monde descend! tonna une voix.

Les femmes les plus près des portes furent les premières à descendre. En ordre et dans le calme, les prisonnières quittèrent une à une le véhicule sous le regard impassible des soldats casqués. Immobiles et silencieux tels des robots, prêts à faire feu à la moindre incartade, ils formaient un cordon de sécurité. Muha les observa à la dérobée, se demandant quels êtres pouvaient bien se dissimuler derrière ces visières opaques. Des hommes? Des monstres? Ou bien des machines parfaitement déshumanisées?

— Plus vite que ça! On avance!

Muha n'eut le temps d'apercevoir que le porche du bâtiment dans lequel on lui faisait signe d'entrer. Le hall était vaste et plutôt en bon état par rapport aux baraquements où elle avait été incarcérée précédemment. Malgré sa taille respectable, la pièce fut bientôt pleine. Combien étaient-elles? Soixante? Soixante-dix? Une centaine, peut-être. Quelle que fût l'origine de ces femmes, sur tous les visages se lisaient la fatigue, la résignation, mais également la peur. Le voyage infernal touchait à sa fin, toutes le sentaient. Bientôt, elles découvriraient enfin pourquoi on les avait arrachées à leur vie pour les conduire là. Pourtant, si près du but, plus personne n'avait vraiment envie de le savoir.

— Les trente premières, vous passez dans la pièce du fond! Les trente suivantes, vous irez à gauche. Celles qui restent, à droite. Et on ne perd pas de temps, compris?

Muha faisait partie du premier groupe. Dans la salle du fond, elles furent accueillies par une gironde matrone à la tignasse rousse et à l'air revêche. À cause de sa blouse blanche, on aurait dit une infirmière.

— Bienvenue au pénitencier pour femmes de Vegas! annonça-t-elle d'une voix rocailleuse qui démentait ses paroles. Pour commencer, je vais libérer vos mains et vous allez vous déshabiller. Entièrement! Vous déposerez vos frusques puantes dans cette caisse pour qu'on les brûle, puis vous passerez dans la pièce à côté pour vous laver. Vous sentez le fennec à cent mètres à la ronde! Dans les douches, vous trouverez du savon noir et des gants de crin. Frottez-vous vigoureusement jusqu'à ce qu'il ne reste plus le moindre grain de crasse. Et n'oubliez pas les pieds et les cheveux. Une fois séchées, vous reviendrez ici pour le coiffeur et je vous donnerai une combinaison comme celle-ci.

D'un geste qu'elle avait dû répéter des dizaines de fois, elle déplia le vêtement informe d'un orange criard et montra comment fonctionnait le système de fermeture.

— Comme vous voyez, pas besoin d'enlever vos fers pour l'enfiler. C'est pratique! Une fois que vous serez toutes habillées, je vous conduirai au réfectoire, puis je vous indiquerai vos quartiers pour la nuit. Demain, lever aux aurores pour la visite médicale. Ensuite seulement on vous assignera vos affectations définitives. Des questions?

Des milliers de questions affluèrent dans les cerveaux enfiévrés des prisonnières, mais aucune ne franchit le seuil de leurs lèvres sèches. Plus personne n'avait envie de découvrir la vérité.

— C'est bizarre, il n'y a jamais de questions! ricana la grosse femme. Allez, les filles, approchez que je tranche vos liens. Mais pas d'entourloupe, hein! Ils ont des caméras, là-haut. Si vous tentez quoi que ce soit contre moi, vous serez

immédiatement gazées par ces trous qui se trouvent ici, là et là-bas au fond! C'est compris?

Quelques têtes seulement dodelinèrent pour marquer leur assentiment, mais toutes avaient compris. Si l'une d'entre elles tentait quoi que soit, toutes paieraient.

Quand Muha déposa ses affaires dans la caisse, elle eut un vrai pincement au cœur. C'était la dernière chose personnelle qu'elle possédait encore. Sa tunique de peau était tachée, trouée, raide de sueur et de crasse, mais elle était à elle. La dépouiller de son seul et unique bien, c'était comme lui voler sa dernière touche d'humanité.

Nue comme à son premier jour, elle serra les poings de rage à s'en faire saigner les paumes et pénétra sans un mot dans les douches.

Aucune des femmes ne profita vraiment du bienfait de l'eau tiède sur leur corps. Au début de leur incarcération, pourtant, elles auraient donné cher pour pouvoir se laver. Mais, après des semaines à supporter leur crasse et leur puanteur, elles s'y étaient habituées inconsciemment. C'était comme une protection, une sorte d'armure contre leurs tortionnaires. L'enlever, c'était se rendre un peu plus vulnérable encore.

Quand Muha retourna dans la grande salle, le spectacle auquel elle assista lui retourna l'estomac. Deux autres femmes d'un âge certain avaient rejoint la matrone et, munies d'un rasoir électrique, elles rasaient les prisonnières. Sans vergogne, elles délestaient les femmes de leurs cheveux qui glissaient mollement sur le sol, se mêlant au tapis de mèches.

— Et toi! l’interpella la rousse. Qu’est-ce que tu attends? Fais la queue comme tout le monde.

— Mais c’est dégueulasse, de faire ça! s’insurgea-t-elle, des larmes au bord des yeux.

— Ce qui est dégueulasse ce sont les poux. Tu entres dans le rang et tu la fermes.

Des larmes muettes glissant sur ses joues, Muha attendit son tour en silence. Mais, quand elle sentit la lame racler son cuir chevelu, elle ferma les yeux de rage pour ne pas voir ses belles mèches noires tomber.

Lorsqu’elle se présenta à nouveau devant la matrone, son regard scrutateur sur la nudité de son crâne glabre la mit mal à l’aise. Elle détourna les yeux.

— Fais pas ta pimbêche! fit l’autre, mauvaise. Et enfile ça en vitesse.

Le contact du tissu rêche n’était pas agréable, la couleur était affreuse, mais cette combinaison avait au moins le mérite de cacher son corps aux regards inquisiteurs de la mégère.

— Comment tu t’appelles?

— Heu... Muha.

Sans qu’elle s’y attende, la matrone lui colla un coup de tampon sur le front.

— Eh bien, maintenant, tu t’appelleras H225. Demain, on te tatouera ta nouvelle identité sur le poignet droit. En attendant, file rejoindre les autres contre le mur et... au fait, bienvenue en enfer, ma belle!



1

Quand, la veille au soir, Niyol avait révélé à É-Den que son clan avait recueilli son père, deux ans auparavant, la jeune fille avait senti son cœur exploser de joie. Elle qui s'était résignée à rester avec ses amis hopis avait compris que son destin était ailleurs. Sa décision de partir avait été presque immédiate.

La seule chose qui aurait pu la retenir aurait été de devoir s'en aller toute seule en laissant derrière elle Siméon et Snoop, mais le garçon l'avait aussitôt rassurée. Ils formaient une équipe et c'était tous les trois qu'ils partiraient à la recherche de James.

C'était à ce moment précis que la petite Yoki avait miraculeusement retrouvé la parole. Pour la première fois depuis des semaines et des semaines, elle avait parlé et, contre toute attente, ses premiers mots avaient été :

— Je viens avec toi.

Des mots qu'elle avait répétés une deuxième fois pour être sûre qu'on l'avait bien comprise.

Le miracle avait rapidement fait le tour du clan. «Yoki

É-DEN

a parlé! Yoki a parlé! Enfin!» Curieusement, personne n'avait cherché à savoir ce qu'elle avait dit. Ce qu'on voulait surtout, c'était l'entendre parler à nouveau et, l'une des premières choses qu'on lui avait demandée, c'était son prénom, son vrai prénom. La fillette avait pourtant refusé de le révéler. Maintenant qu'elle était hopi, elle s'appelait Yoki! Son ancien prénom correspondait à son ancienne vie. C'était un secret qu'elle gardait au plus profond de son cœur pour pouvoir recommencer sa vie à zéro.

Si É-Den lui avait demandé de ne pas ébruiter son désir de les suivre, c'était surtout pour ne pas brusquer Qootsa et risquer d'essayer un refus catégorique de la part de Qoto, le chef du clan. En réalité, la chamane était très attachée à cette enfant. Dès son arrivée, elle avait pris sous son aile la fillette traumatisée par le drame sanglant auquel elle avait assisté. Yoki avait un besoin énorme de tendresse, d'attention et de câlins. Qootsa l'avait bien compris. Elle l'aimait à présent comme sa propre petite-fille.

De la convaincre de laisser partir Yoki ne serait pas une mince affaire, mais, si elle acceptait, Qoto se rangerait à son avis. Elle avait donc laissé passer deux jours, se demandant quel moment serait le plus propice pour évoquer l'épineux sujet.

Quand, le jour suivant, Qootsa avait réveillé É-Den à l'aube pour l'emmener chercher des plantes médicinales, l'adolescente avait jugé le moment idéal.

Même si, maintes et maintes fois, elle avait retourné dans sa tête les différentes façons d'annoncer leur départ, de la plus directe à la plus douce, elle savait que, quels que fussent

LA TRAQUE

les mots choisis, elle briserait le cœur de la vieille femme. Pour cette raison, elle retardait de minute en minute le moment de faire part à Qootsa de ses projets.

Le soleil était déjà haut dans le ciel et É-Den n'avait toujours pas trouvé le courage de lui parler. Leur sac plein de feuilles, de racines et d'écorces, elles s'engageaient sur le chemin du retour. É-Den n'avait plus le choix; c'était maintenant ou jamais. D'une voix tremblante, elle se lança :

— Vous saviez que le clan de Niyol avait accueilli mon père?

La vieille femme s'immobilisa, étonnée, mais un franc sourire illuminait son visage difforme.

— Ça alors! Raconte!

— Apparemment, quand mon père a fui Renaissance, il a traversé la rivière que vous appelez Colorado et a filé vers le nord. Les amis de Niyol l'ont trouvé, par hasard, agonisant dans une grotte en pleine forêt. Il avait été mordu par un serpent. Leur chamane l'a sauvé et lui a proposé de rester avec eux.

— Combien de temps est-il resté là-bas?

La question prit É-Den de court.

— Comment savez-vous qu'il a fini par partir?

— S'il était resté, les Aikashis l'auraient tué, comme tous les autres hommes du clan. Or, tes yeux sont gorgés d'espoir. J'en déduis donc que ton père était déjà loin quand les monstres ont attaqué.

— Vous êtes très perspicace, Qootsa! En fait, après une année passée avec les Navajos, mon père a effectivement décidé de partir. En vérité, plus le temps passait, plus il s'en

É-DEN

voulait de m'avoir abandonnée. Il a même failli faire demi-tour pour revenir me chercher. Craignant de devenir fou de remords, il a quitté ses amis sur un coup de tête pour suivre un vendeur itinérant qui parcourt le pays en camion.

— En camion ? Comme c'est étrange. Et... où trouve-t-il donc son carburant ?

É-Den, qui n'avait pas réfléchi à ce détail, haussa les épaules.

— Dans un endroit où il y en a, je suppose. En fait, Bob va de ville en ville et fait du troc avec les différentes communautés qu'il rencontre. Il repasse chaque année au même endroit. Comme il ignore que le clan de Niyol a été attaqué, il devrait y revenir d'ici une dizaine de jours.

Qootsa plissa les yeux, songeuse.

— Tu es en train de m'annoncer que tu vas partir ?

L'intuition de la vieille femme laissa É-Den muette quelques secondes. Mais il était inutile de nier.

— Niyol m'a proposé de m'emmener là-bas. Bob sait où se trouve mon père et je veux qu'il me conduise jusqu'à lui.

La mine grave, Qootsa prit la main de la jeune fille.

— Je savais que tu partirais un jour, hoya. Les esprits me l'avaient dit... mais j'espérais que ce serait plus tard, que je pourrais profiter quelque temps encore de ta gentillesse, de ton dévouement, de ton efficacité. Tu auras été une apprentie exceptionnelle, la meilleure que j'aie jamais eue. Si Qoto s'est aussi bien remis de ses brûlures, c'est uniquement grâce à toi et à tes médicaments. Tu... tu vas me manquer, ma fille.

Le dernier mot fit monter les larmes aux yeux d'É-Den.

LA TRAQUE

Jusqu'à ce jour, elle n'avait pas réalisé à quel point Qootsa tenait à elle, et réciproquement. Elle se jeta dans ses bras pour la serrer contre elle. C'était un geste spontané, d'une tendresse infinie ; un geste qu'elle n'avait jamais pu poser à l'égard de sa propre mère.

— Vous aussi vous allez me manquer, Qootsa. Jamais je n'oublierai tout ce que vous avez fait pour moi, tout ce que vous m'avez appris. Grâce à vos connaissances immenses, j'ai découvert le pouvoir sacré des plantes et cela n'a pas de prix. Maintenant, chaque fois que je communierai avec l'esprit d'une plante, je penserai à vous.

— Et je le sentirai, hoya. Où que tu sois, je le saurai.

La chamane déposa un baiser sur la joue humide de l'adolescente. Puis elle la regarda d'un air faussement contrit.

— Bon ! maintenant, je suppose que tu vas m'annoncer que Siméon et le petit Snoop partent également avec toi.

É-Den hochait la tête en s'essuyant les yeux.

— Et...

Comment l'annoncer ? C'était si difficile que les mots refusaient de sortir.

— Yoki... aussi. Elle veut venir avec nous.

Qootsa encaissa le coup sans broncher, mais son visage blême en disait long sur son désarroi. Allait-elle accepter ou refuser ? É-Den ne savait plus quoi dire. Son cœur cognait dans sa poitrine, tandis que ses joues s'enflammaient de honte. Comment osait-elle arracher à cette vieille femme son dernier rayon de soleil ? Même si c'était la volonté de Yoki de partir, É-Den était vraiment embarrassée. En fait, elle aurait dû refuser immédiatement d'emmener la fillette, trop

É-DEN

jeune de toute façon pour de telles aventures. Elle aurait dû lui dire non, mais, trop heureuse de la voir parler, elle avait tacitement accepté et maintenant il était trop tard pour faire machine arrière. Sauf si Qootsa opposait son veto.

— Tu sais quel sacrifice tu me demandes là ?

É-Den allait lui dire qu'elle comprendrait parfaitement son refus et que, finalement, même si la petite fille allait être déçue, voire vexée, c'était sans doute mieux pour elle de rester au clan. Mais Qootsa la prit de vitesse.

— J'accepte.

Les yeux d'É-Den s'écarquillèrent de surprise.

— J'accepte à deux conditions.

— Lesquelles ? fit É-Den d'une toute petite voix nouée par l'émotion.

— Que tu me promettes de veiller sur elle comme si c'était ta propre petite sœur. Hors de cette vallée, le monde est sauvage et sans pitié. Tu as pu t'en rendre compte. Le danger est omniprésent et l'ennemi peut surgir de n'importe où. Il peut prendre n'importe quel visage.

— Je vous le jure, Qootsa. Je donnerai ma vie pour Yoki s'il le faut, comme pour Siméon. J'étais prête à tout pour aller le délivrer, vous savez.

— Je sais, je sais. Tu es courageuse. Et une habile tireuse, m'a-t-on rapporté. J'ai confiance en toi, hoya, sinon jamais je n'accepterais de laisser partir Yoki.

— Et la deuxième condition ?

— Laisse-moi le temps de prier et d'invoquer les Kachinas pour qu'ils vous protègent et qu'ils vous guident jusqu'à ton père.

LA TRAQUE

Les yeux pleins de larmes contenues, É-Den prit les mains noueuses de la chamane pour les embrasser.

— Oh, merci, Qootsa, merci pour tout. Je vous aime tellement!

— Moi aussi, ma fille, je t'aime.

Cette déclaration bouleversa l'adolescente qui éclata en sanglots. Combien de fois avait-elle rêvé que sa propre mère prononce ces mots d'amour?

— C'est... tellement dur de se dire adieu.

— Qui te dit que ce sont des adieux?

— Vous croyez qu'on se reverra?

La chamane cligna son œil valide, complice et espiègle.

— Seul l'avenir nous le dira, ma fille! fit-elle en passant son bras autour des épaules de sa jeune apprentie pour l'entraîner sur le chemin du retour.

La cérémonie d'au revoir fut l'une des plus belles et des plus émouvantes de leur vie. Le village entier avait revêtu les masques rituels et dansé jusque très tard dans la nuit pour invoquer la protection des esprits sur les trois jeunes et le rusé petit animal qui les accompagnerait. Si tous les cœurs étaient lourds de la séparation à venir, la fête avait néanmoins été placée sous le signe de la joie, de la musique et des chants.

Le jour suivant, on entama les préparatifs du voyage. D'après les estimations de Niyol, environ trois jours de marche, direction nord-est, seraient nécessaires pour atteindre son ancien village. Il fallait donc prévoir suffisamment de provisions, d'eau et d'armes, ainsi que des remèdes

É-DEN

divers et des plantes médicinales. Bien sûr, É-Den n'oublierait pas son précieux sac, celui qui contenait sa trousse à pharmacie, sa torche électrique et surtout les trésors légués par son père. Elle avait eu tellement peur d'avoir perdu dans l'incendie son journal de bord, sa lettre d'adieu et sa photo qu'elle s'était juré de ne plus jamais s'en séparer.

Qoto ordonna à Toho et à Maqto, ce dernier tout à fait guéri des blessures infligées par le puma, d'escorter la petite troupe et de rester avec elle jusqu'à l'arrivée du fameux Bob. Ensuite, les deux guerriers rentreraient avec Niyol. Cette décision fut approuvée à l'unanimité.

Le lendemain, aux premières lueurs du jour, les six amis et le racureuil se mirent en route. La première étape consistait à couper par le plateau pour rejoindre le Colorado, la deuxième à traverser le fleuve. Fort heureusement, l'été avait été torride et le niveau de l'eau était au plus bas. De passer à gué ne serait ni trop risqué ni très difficile, alors que, quelques semaines plus tard, avec l'arrivée des pluies, le fleuve aurait gonflé, son débit se serait accéléré et il aurait débordé de son lit, rendant toute traversée impossible. Les deux chasseurs avaient prévu d'établir leur campement non loin de la rivière, à l'entrée d'une ancienne mine qui leur servait parfois de repaire de chasse.

Tout le monde était bien chargé. É-Den qui, pour l'expédition, avait revêtu des vêtements masculins, à savoir un pantalon, une chemise et un gilet de peau, portait son propre sac à dos, ainsi qu'une sacoche contenant les remèdes et potions de Qootsa. Elle avait noué ses cheveux en une longue tresse pour ne pas être gênée pendant le voyage. Siméon portait le

LA TRAQUE

sac offert par Orisha avec sa lampe de poche, des habits de rechange et des provisions. Dans son dos, il arborait fièrement l'arc et les flèches offerts par Maqto. Les trois adultes portaient l'essentiel des vivres. Quant à Yoki, vu son jeune âge, elle était libre de toute charge.

La journée se déroula sans incident et la petite Yoki, la main dans celle d'É-Den, suivit la cadence sans difficulté. Si, sur le plateau, l'air était frais et le vent plus vif, dans les gorges, la chaleur fut à nouveau étouffante et la traversée du fleuve se termina en baignade. Seul Snoop, qui détestait l'eau, surtout depuis ses mésaventures au camp englouti des Aikashis, resta prudemment perché sur les épaules de Toho, le plus grand de la troupe. Arrivé sur l'autre berge, il partit chasser quelques lézards, pendant que ses amis profitaient de la fraîcheur de l'eau pour détendre leurs muscles fatigués.

Après une heure de marche en amont, ils trouvèrent l'entrée de la mine, posèrent leurs affaires à l'intérieur et prirent leur premier vrai repas. La nuit tombait quand ils s'allongèrent sur les nattes de jonc qu'ils avaient emportées. Toho et Maqto se relaieraient pour monter la garde.

Soudain, un bruit de moteur sourd et lointain les réveilla. Ils se figèrent, concentrés sur le ronronnement régulier qui grandissait dans le silence de la nuit. Quand l'engin survola la zone où ils se trouvaient, un frisson d'angoisse les parcourut. Le vrombissement mécanique avait quelque chose de terrifiant, de monstrueux presque. On aurait dit un animal gigantesque qui se tenait prêt à les happer s'ils sortaient de leur abri. Après son passage, le bruit effrayant commença

É-DEN

à décroître pour devenir un simple ronflement ténu et disparaître tout à fait.

— C'était quoi ? souffla Siméon.

— Aucune idée, fit Toho, la mine sombre.

É-Den sentit poindre un soupçon dans son esprit, mais l'idée lui sembla tellement saugrenue qu'elle n'osa pas la formuler. Elle décida de garder ses doutes pour elle, tout en restant aux aguets. Ce mystérieux bruit ne pouvait rien augurer de bon.

Le deuxième jour fut beaucoup plus éprouvant. L'ascension du plateau de Kaibab par un chemin raide, escarpé et sinueux ne fut pas une partie de plaisir. Niyol avançait trop lentement au goût des deux chasseurs ; quant à Yoki, elle peinait également à suivre et le vide vertigineux qui s'ouvrait tantôt à gauche, tantôt à droite, la paralysait régulièrement. É-Den devait surmonter ses propres appréhensions pour la rassurer avec le plus de douceur possible. Siméon, lui, suivait le chemin sans problème et sans jamais se plaindre. Ils firent une pause salutaire en milieu de journée, à l'ombre d'un surplomb rocheux.

— Où se trouve le refuge dont tu nous as parlé ? demanda finalement Maqto à Niyol.

— Assez loin encore, je le crains. Nous n'avons pas fait la moitié de la route.

Toho soupira, visiblement embêté.

— Il faudrait peut-être forcer un peu l'allure, si nous voulons arriver avant la nuit.

La femme hochait la tête, consciente que sa lenteur

LA TRAQUE

ralentissait toute la troupe. Embarrassée, É-Den décida de venir à sa rescousse.

— De toute façon, Yoki n'avance pas bien vite non plus.

Siméon leva les yeux au ciel, apparemment agacé, mais il se garda de dire quoi que ce soit.

— Je vais faire un effort, je vous le promets, fit la petite, gênée.

— Ce n'est pas grave, ma puce. Tu fais de ton mieux et c'est ce qui compte.

— Bon, on repart! déclara Maqto en frappant dans ses mains pour motiver ses troupes.

L'après-midi fut encore plus pénible. Toho dut soutenir Niyol par le bras pour l'aider à avancer et Maqto finit par porter Yoki sur ses épaules.

Ils avançaient en silence, chacun étant concentré sur les mouvements de ses pieds ou perdu dans ses pensées. De temps à autre, un vautour ou un aigle apparaissait dans le ciel immaculé pour lancer quelques cris aigus vers ces intrus qui osaient pénétrer son territoire. Snoop montrait alors les dents comme pour les effrayer. Les rapaces, lassés, finissaient par s'éloigner et le racureuil exultait.

La nuit tomba bien avant qu'ils aient atteint le refuge. Après une frugale collation à la tombée de la nuit, ils reprirent leur progression à la seule lueur de la lune; il était trop risqué d'utiliser les torches; les Hopis ignoraient tout des créatures, humaines ou animales, qui rôdaient sur le versant nord du canyon. Se fiant aux indications de leur compagne navajo ainsi qu'aux étoiles, Maqto avait pris la tête de la troupe,

É-DEN

sur le qui-vive. Les félins n'étaient pas rares sur les plateaux. Yoki, elle, dormait du sommeil du juste dans les bras du solide Toho. Au bout de plusieurs heures qui leur semblèrent interminables, Niyol désigna du doigt un vieux bâtiment qui tombait presque en ruine. Impossible de déterminer à quoi il avait bien pu servir dans le passé vu son état de délabrement, mais cette nuit-là il leur offrirait un abri providentiel. Après s'être assuré que rien ni personne ne s'y dissimulait, Maqto laissa ses compagnons s'allonger dans un coin et prit le premier tour de garde.

— É-Den, tu dors? murmura Siméon au bout d'un moment.

— Presque. Pourquoi?

— Dis, je me demandais... Tu crois qu'on a bien fait d'emmener Yoki? Elle nous ralentit énormément et encore, les gars l'ont portée la moitié du trajet. Quand ils ne seront plus avec nous, on fera comment?

É-Den plissa la bouche. Elle aussi se rendait bien compte que la fillette risquait d'être un poids pour eux. Si un danger se présentait, pourraient-ils fuir avec la même rapidité, esquiver les bagarres avec la même efficacité? Assurément pas. Pourtant, elle voulait encore le croire un tant soit peu.

— La route était particulièrement difficile, aujourd'hui. Demain, on va marcher dans la forêt; ce sera plus aisé. De toute façon, Yoki est avec nous. On ne va pas l'abandonner maintenant!

Siméon n'insista pas et changea de sujet.

— Ça ressemble à quoi, une forêt?

LA TRAQUE

— Un endroit où il y a plein d'arbres.

— Comme dans la vallée ?

— Oui, mais en beaucoup plus grand. Enfin, je crois. Allez, faut dormir, Sim.

Toho les réveilla quelques heures après que l'aube se fût levée. Hélas, le temps accordé au sommeil n'avait pas effacé toutes les tensions de leurs muscles courbaturés. Après un rapide petit-déjeuner, ils se remirent en route en direction de la forêt dont on distinguait la lisière au loin, immense muraille de verdure, incongrue dans ce décor minéral.

Ils atteignirent le couvert des premiers arbres peu après midi. À bout de forces, Niyol se laissa tomber au pied d'un grand conifère.

— Nous avons fait le plus dur, souffla-t-elle, épuisée. En début de soirée, nous devrions arriver au camp. Enfin, à ce qu'il en reste.

— Tu n'appréhendes pas trop de revoir ton village détruit, lui demanda É-Den. Cela ne va-t-il pas raviver ta douleur ?

— Bien sûr, mais je pense qu'au fond de moi, pour tourner la page, j'ai besoin de revenir chez moi, de dire adieu à ceux qui sont morts et que nous aimions.

— Tu veux les enterrer ? avança Siméon.

— Oh, non ! Après presque un an, ce serait illusoire. Les charognards, quels qu'ils soient, seront passés avant moi. Mais à force de prières et de chants rituels je pourrais peut-être entrer en contact avec les esprits de nos guerriers et leur rendre hommage une dernière fois. C'est aussi pour cette raison que j'ai accepté de vous guider jusque-là.

É-DEN

Toho hochait la tête d'un air grave. Il comprenait ce que ressentait la vieille femme ; toutefois, il ne cessait d'observer les alentours avec méfiance.

— Quels dangers se cachent par là ?

— Oh, il y a peu d'animaux dangereux dans cette forêt. Des renards, des marmottes, des lièvres, mais nos chasseurs rentraient souvent bredouilles.

— D'autres hommes vivent dans le coin ?

— Par ici, non. Mais, au nord de notre village, il y a un lac à une dizaine de kilomètres environ où vit une communauté d'hommes blancs. Des gens un peu bizarres, mais pas méchants.

— Les Aikashis ne les ont pas attaqués ?

— Je n'en sais rien.

— Bon, on y va ? s'impacienta Maqto en soulevant la petite Yoki dans ses bras musclés.

Le terrain, plat et ombragé, facilita leur progression. Malgré leurs courbatures, ils avançaient plus vite que les deux derniers jours. La végétation filtrait les rayons du soleil, atténuant la touffeur de cette fin d'été ; l'air sentait bon la sève et la terre. Niyol, qui marchait en tête du convoi avec Maqto, paraissait revivre. Comme assaillie par de joyeux souvenirs, elle fredonnait doucement d'anciens airs, un sourire au bord des lèvres. É-Den et Siméon suivaient, appelant souvent Snoop qui batifolait par-ci par-là. Jamais les deux amis ne l'avaient vu aussi excité. Comme poussé par son instinct sauvage, le racureuil escaladait les troncs, sautait de branche en branche ou se perdait dans les hautes fougères pour resurgir un peu plus loin, sur un gros rocher couvert de mousse. Son

LA TRAQUE

bonheur faisait plaisir à voir. Toho, par contre, ne se laissait pas distraire. Concentré, il restait sur le qui-vive, scrutant la forêt avec une méfiance accrue. Dans sa main, son arc était prêt à décocher une flèche à la moindre alerte. Niyol avait eu beau le rassurer, il ne se sentait pas tranquille. Dans les canyons ou sur les plateaux, on voyait venir les ennemis de loin, l'air minéral laissait filtrer les odeurs et le sable trahissait les traces suspectes, mais, dans cette forêt dense et touffue, la visibilité était réduite, l'odeur forte des pins masquait toutes les autres et le tapis d'aiguilles au sol dissimulait les possibles pistes. Il n'aimait décidément pas cet endroit.

Quand le jour commença à décliner, Niyol cessa de chanter. Les sourcils froncés, elle semblait chercher son itinéraire. Ses yeux furetaient à gauche et à droite. Lorsque Maqto lui demanda où ils étaient, sa réponse évasive ne le rassura guère.

Ce fut à ce moment que le ronronnement mécanique qu'ils avaient déjà entendu près de la rivière retentit à nouveau, très haut dans le ciel. Dissimulés par les frondaisons, ils s'immobilisèrent en retenant leur souffle, conscients du danger potentiel que représentait cet engin inconnu. Un faisceau de lumière puissante balaya la cime des arbres non loin d'eux. La silhouette noire d'une énorme machine volante passa dans le ciel.

— Mais qu'est-ce que c'est que ce truc ? s'inquiéta Maqto.

— On dirait un engin militaire, soupçonna É-Den.

Siméon lui serra le bras.

— Tu veux dire que Karl...

É-Den hochait lentement la tête.

É-DEN

— Lui ou un autre. Avec Kate à mes trousses, le pire est à craindre. Je te l'ai dit, cette femme est un véritable démon. Elle ne supporte pas l'idée que je lui ai échappé. J'ignorais que les Élus possédaient de telles machines volantes, mais, si c'est bien elle qui est derrière tout ça, ils vont nous traquer sans fin, c'est certain.

Comme ses amis lui demandaient qui était Kate, É-Den le leur expliqua et résuma les événements qui l'avaient contrainte à fuir sa propre mère. Une telle méchanceté les déconcerta, surtout Yoki qui gardait une image idyllique de sa si gentille maman.

À la tombée de la nuit, alors qu'ils arrivaient dans une clairière, Snoop bondit sur ce qui semblait un vieux panneau de signalisation devenu illisible, à demi caché par les ronces. Siméon s'en approcha le premier et braqua sa lampe torche dessus.

Instantanément Niyol blêmit. Toho, à qui sa réaction n'avait pas échappé, l'entraîna un peu à part.

— Niyol, dis-moi la vérité! Sommes-nous perdus? chuchota-t-il.

— Heu, non, non, je connais cet endroit, mais...

— Mais quoi?

Niyol tourna la tête, visiblement ennuyée.

— Sommes-nous encore loin de ton village? insista le chasseur.

— Si on prend par là, fit-elle en indiquant la gauche, il y a une route. Nous n'aurons plus qu'à la suivre et...

— Combien de temps, Niyol? Combien de temps avant d'y arriver?

LA TRAQUE

— Je... dirais cinq heures.

Toho ouvrit des yeux démesurés.

— Cinq heures? Tu plaisantes? Tu avais dit qu'on y serait dans la soirée! Comment as-tu pu te tromper à ce point?

Au bord des larmes, Niyol cacha son visage dans ses mains. Mais cela n'apaisa pas la colère du chasseur.

— Dans dix minutes à peine, nous n'y verrons plus rien. Même la lune ne parvient pas à percer les frondaisons. Que sommes-nous censés faire? Dormir dehors dans cette satanée forêt?

Attiré par ses éclats de voix, Maqto décida d'intervenir pour apaiser son compagnon, mais il n'y avait rien à faire, Toho était furieux.

É-Den et Yoki attendaient près du panneau. Quelque peu effrayée par l'esclandre, la fillette se serrait contre son amie. Même si É-Den trouvait Toho injuste de s'en prendre ainsi à Niyol, elle devait admettre sa propre déception. Elle non plus n'avait absolument pas envie de passer la nuit dehors.

— *Maison! maison!* s'écria Snoop en accourant dans leur direction.

Tous les regards se tournèrent vers lui dans un silence étonnant. Siméon ouvrit le chemin grâce à sa lampe et la petite troupe s'engagea prudemment à sa suite. Après seulement quelques minutes, ils arrivèrent devant une longue route goudronnée.

De l'autre côté de la route se dressait un bâtiment au soubassement de pierre et aux murs de rondins de bois relativement bien conservés. Des lettres peintes, à moitié effacées par les siècles, en ornaient la façade. Curieuse comme à son

É-DEN

habitude, É-Den chercha à déchiffrer le nom sans toutefois y parvenir.

— Niyol, vous connaissez cet endroit? demanda-t-elle.

La femme se contenta de hocher la tête.

— C'est quoi? s'enquit Siméon.

— Ça ressemble à un hôtel. Un endroit où les gens d'avant payaient pour passer une nuit, expliqua Toho.

— Parfait! Nous avons trouvé où dormir! déclara joyeusement Siméon.

Tous se dirigèrent vers la porte d'entrée; tous sauf Niyol, restée immobile sur la route.

— À votre place, je ne ferais pas ça, fit-elle, lugubre.

— Pourquoi? s'étonna É-Den.

— Parce que cet hôtel est hanté!